

Études littéraires africaines

La « génération offensée » prise dans « l'imposture culturelle » : à propos de *Génération offensée* de Caroline Fourest et de *L'Imposture culturelle* d'Hélé Béji

Laurent Husson



Numéro 50, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076037ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076037ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Husson, L. (2020). Compte rendu de [La « génération offensée » prise dans « l'imposture culturelle » : à propos de *Génération offensée* de Caroline Fourest et de *L'Imposture culturelle* d'Hélé Béji]. *Études littéraires africaines*, (50), 148–151. <https://doi.org/10.7202/1076037ar>

l'émancipation »¹⁵ : il y a de quoi au moins poser question aux études de littérature africaine, domaine où le concept d'identité semble toujours utilisé en pensant au contraire qu'il serait émancipateur.

On trouvera ci-dessous, successivement, une réflexion menée à propos de la notion d'Universel par Laurent Husson lisant *Génération offensée*, puis relisant *L'Imposture culturelle*. Françoise Chenet évoque ensuite *La Dictature des identités* de Laurent Dubreuil¹⁶, qui concerne en particulier les milieux universitaires aux États-Unis. Ensuite, Maéline Le Lay s'intéresse à l'ouvrage récemment consacré par Antoine Lilti à cet ambivalent *Héritage des Lumières*¹⁷ auquel tout semble remonter. Synthèse, conclusion provisoire ou ouverture, notamment vers la question du religieux aujourd'hui, la contribution d'Hélé Béji s'intéresse aussi à la relation entre modernité et barbarie, les défenseurs d'un progrès humain par trop détaché de sa portée civilisationnelle commune n'ayant pas réussi à en éviter « la faillite », au moins partielle, et en tout cas n'ayant pas réussi à en pallier les « faiblesses ».

Pierre HALEN

**La « génération offensée » prise dans « l'imposture culturelle » :
à propos de *Génération offensée* de Caroline Fourest¹⁸
et de *L'Imposture culturelle* d'Hélé Béji¹⁹**

La « génération offensée », objet du dernier livre éponyme de Caroline Fourest, désigne l'ensemble des mouvements revendiquant, dans une perspective émancipatrice ou libératrice, la reconnaissance et le respect de la diversité des cultures ou des « identités », et se réclamant d'une position de minorité ou de dominé. L'auteure y décrit le développement d'une nouvelle orientation de pensée et d'action militante fondée sur la revendication

¹⁵ DUBREUIL (Laurent), PASQUIER (Renaud), « Les identités, contre l'émancipation : [entretien] Sur *La dictature des identités* », *Nouvelle Revue française*, n°637, 4 juillet 2019, p. 97-106 ; cf. BEAUD (Stéphane), NOIRIEL (Gérard), « Impasses des politiques identitaires », *Le Monde diplomatique*, janvier 2021, p. 3. En ligne : <https://www.monde-diplomatique.fr/2021/01/BEAUD/62661> (c. le 26-12-2020).

¹⁶ DUBREUIL (Laurent), *La Dictature des identités*. Paris : Gallimard, coll. Le Débat, 2019, 124 p.

¹⁷ LILTI (Antoine), *L'Héritage des Lumières : ambivalences de la modernité*. Paris : Seuil ; Gallimard ; EHESS, coll. Hautes Études, 2019, 416 p.

¹⁸ FOUREST (Caroline), *Génération offensée : de la police de la culture à la police de la pensée*. Paris : Bernard Grasset, 2020, 162 p.

¹⁹ BÉJI (Hélé), *L'Imposture culturelle*. Paris : Stock, 1997, 164 p.

cation identitaire. Selon elle, cette posture et ces actions sont issues de mouvements nés aux États-Unis, qui se diffusent en France, *via* certains universitaires. Deux dimensions sont présentes : la revendication identitaire et le positionnement progressiste, voire révolutionnaire, qu'on aurait pu penser incompatibles, l'un renvoyant à la tradition et l'autre à la modernité. Ces postures et ces actions s'attaquent non seulement au conservatisme et au libéralisme de droite mais également, voire surtout à des mouvements et des orientations de la gauche elle-même, ici qualifiée d'« universaliste ».

Le sous-titre orwellien « De la police de la culture à la police de la pensée » reflète bien le parcours qui nous est proposé. L'action et les manifestations de cette « génération offensée » sont observées dans le monde des médias, dans celui de la production culturelle, puis au sein des milieux universitaires. Partout, il s'agit d'une expression diffusée grâce à différents réseaux de communication et d'influence (le Net, les médias, l'Université), émanant de groupuscules ou de structures qui se revendiquent du progressisme mais qui en viennent à contester ce dernier. On passe de la lutte des classes et contre l'oppression à la lutte pour que des minorités ou des « identités » puissent faire prévaloir leur position comme hégémonique. La transformation de l'Union nationale des étudiants de France (UNEF), syndicat étudiant classé à gauche et porteur d'une lutte pour l'égalité, en est un témoin sensible : en effet, certains de ses membres se sont engagés pour l'interdiction de spectacles et de manifestations considérés comme portant atteinte à des identités ou des croyances de groupes minoritaires.

Le but recherché par cette « génération offensée » est moins une proposition qu'une censure (remise en cause, entrave, recherche d'interdiction ou d'imposition), visant l'hégémonie (pour son propre discours), la séparation et l'exclusion, dont un prolongement serait la « *cancel culture* » ou culture de l'« annulation » qui se développe actuellement et qui vise à humilier, voire à effacer de l'espace public des personnes considérées comme « offensantes ». Le champ d'action n'est plus le social mais le culturel et le sociétal, et de telles actions peuvent même entrer en contradiction avec leurs propres principes : alors que le port de signes spécifiques d'une identité est condamné comme de l'« appropriation culturelle » dès lors que le porteur n'en relève pas, le « *Hidjab Day* » (p. 38) organisé à Science Po Paris par un groupe d'étudiants proposait précisément à chacun de porter ledit *hidjab* pour « essayer la “modestie” ». Les cibles visées – par exemple, la pièce *Kanata* sur les souffrances infligées aux peuples autochtones du Canada (p. 81-90) – peuvent elles-mêmes être anti-racistes et porteuses d'un message d'émancipation. Enfin, certains de ces courants frayent avec des sensibilités explicitement antilaïques, racistes et antisémites (l'islamologue contesté Tariq Ramadan, ou l'organisation *Nation of Islam* dirigée par Louis Farrakhan).

À terme, c'est la légitimité du principe d'égalité fondé sur la dignité de chacun et la liberté d'expression qui sont alors contestées. Cette contesta-

tion est particulièrement sensible à l'Université, où l'on assiste à la remise en cause d'auteurs « offensants » (les *Métamorphoses* d'Ovide pour une jeune femme victime de viol, p. 116-118) ou d'activités dénoncées comme relevant d'une pratique d'appropriation culturelle (une initiation au yoga dans une université canadienne, p. 74), bref, à la remise en cause de cours qui n'intégreraient pas le fait que « nos identités importent dans le tronc commun [des enseignements] » (cité p. 116). La liberté académique aussi bien que la liberté artistique sont ainsi menacées par une volonté d'emprise idéologique.

Cette dénonciation virulente s'alimente, on le voit, de l'actualité immédiate. Publiée un an plus tard, elle eût trouvé dans les événements de l'année 2020 de nouvelles matières à réfléchir ou à réagir. Lire, dans la foulée de *Génération offensée*, un essai qui date de 1997, *L'Imposture culturelle*, permet de situer le débat dans la durée et, notamment, de le décentrer à partir d'un point de vue situé au Sud, en l'occurrence au Maghreb, dans un contexte forcément marqué par la « décennie noire » qui sévissait alors en Algérie.

Hélé Béji a été, avant et autant que Caroline Fourest, un acteur des mouvements politiques et son essai s'inscrit dans le cadre d'une réflexion menée de longue date sur la décolonisation et ses effets. Cette méditation trouve sa source dans le questionnement du devenir contemporain de l'humanisme suite à la décolonisation²⁰. Selon elle, les « jeunes nations » indépendantes n'ont repris de l'Occident que des traits organisationnels, sans intégrer sa dimension émancipatrice, et se sont réfugiées dans un nationalisme culturel, sommeil de la raison qui engendre des monstres défigurant aussi bien la tradition que l'émancipation. L'auteure situe les racines du « discours de l'identité » (p. 41) et du développement de l'« existentialisme culturel » (p. 71) dans l'impuissance de la décolonisation à construire clairement son rapport à l'Occident ; en particulier, elle relève l'ambivalence constitutive des États indépendants entre émancipation et oppression, ambivalence indépassée qui rend l'Occident lui-même vulnérable à cette critique alors qu'il possède les ressources intellectuelles de l'intégration. En effet, un des traits présents dans la modernité occidentale est l'exigence de la critique rationnelle et de la mise à l'épreuve réflexive de sa propre position, la contestation de son propre point de vue. En ce sens, la « génération offensée » profite de ce qu'on accorde au nom du principe du libre examen pour refuser la même chose (le droit à l'expression) à ses adversaires au nom de ses propres principes.

Cette ambivalence se traduit par un rejet manichéen de l'Occident au nom du national et/ou du culturel. Elle s'observe aussi dans la manière dont cette posture de rejet est le fruit, non d'un retour – du reste impossible – à une tradition authentique, mais de la reprise crispée, non

²⁰ BÉJI (Hélé), *Désenchantement national : essai sur la décolonisation*. Paris : François Maspéro, coll. Cahiers libres, n°368, 1982, 154 p.

dialectisée, et plus ou moins involontaire, de la figure de l'individu émancipé venue de cet Occident et débouchant sur un « radicalisme culturel [qui exploite] l'angoisse individuelle de l'homme moderne » (*L'Imposture culturelle*, p. 77). Ainsi, l'opposition entre universalisme abstrait (et dominateur) et identité singulière n'est pas dépassée mais figée dans une lutte pour l'hégémonie, et cette lutte peut prendre des traits qui ne sont pas si lointains de ceux du pire visage de l'Occident, comme les procès publics du stalinisme ou les confessions forcées de la République populaire de Chine.

Ces crises autodestructrices ne sont pas ici considérées d'un point de vue extérieur, mais vécues de l'intérieur par les deux auteures. Elles ont, à des titres divers, participé aux mouvements d'émancipation, chacune à partir de sa situation. Elles prennent toutes deux soin de différencier ces courants « identitaires » des initiatives nécessaires à l'émancipation, qu'il s'agisse du mouvement *#MeToo* qu'évoque Caroline Fourest ou de l'indépendance tunisienne qui forme l'arrière-fond de l'expérience et de la réflexion de Hélé Béji. Cependant, là où Caroline Fourest rend visibles et relie ces phénomènes pour en montrer l'emprise et pour défendre la nécessité de reconstruire un idéal universaliste, Hélé Béji pense cette opposition comme une déchirure interne et recherche une figure d'humanité au-delà de ces crispations, suggérant ainsi l'idée qu'une flamme demeure vivante par-delà les obscurantismes de la post-modernité (*L'Imposture culturelle*, p. 163-165).

Une erreur serait de croire que ces générations « nationales » (pour Hélé Béji) ou « identitaires » (pour Caroline Fourest) seraient des figures authentiques d'une altérité offensée et opprimée : ce sont plutôt celles d'une altération, des figures hypostasiées et manichéennes d'un moment de la pensée humaine, oublieuse – naïvement ou cyniquement – de ce que l'humanité ne s'accomplit que dans un universel articulant les spécificités. Cet Universel n'est cependant pas déjà arrivé comme l'Absolu hégélien, mais il demeure à construire et le sera toujours.

Laurent HUSSON

Politiques d'identité et nouvel ordre moral : à propos de *La Dictature des Identités*²¹ de Laurent Dubreuil

Laurent Dubreuil, professeur d'études romanes, littérature comparée et sciences cognitives à l'université Cornell aux États-Unis, parle – et part – de ce lieu qu'il connaît bien pour aborder, avec *La Dictature des identités*, un phénomène identitaire inquiétant qui tend paradoxalement

²¹ DUBREUIL (Laurent). *La Dictature des identités*. Paris : Gallimard, coll. Le Débat, 2019, 124 p.